

*Rochelle Fack*

# Les Gages



Extrait de la publication



# Les Gages



Rochelle Fack

# Les Gages

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1998  
ISBN : 2-86744-637-6

## Moins vingt-deux

ELLE s'est aussi vite rendue qu'elle fut exécutée. Elle capte mon œil de ses bras en couronnes! Membres fanatiques aux cent mains en palettes! Moulinets abreuvés du génie de ses doigts!... ma peau se marque du cercle rouge que sa mine délimite avec concentration... Je me file, m'observe, me fonds dans ses parties à remplir... Je déborde! Son cancer effaçait mes ombres tout à l'heure... J'engouffre ma truëlle dans ses cuisses... les pigments jaunes matifient mon cadavre quand le trac la fait luire! Je suis face à son rein pourri! La forme de mes gestes l'ordonne! Ma ligne de mort égalise la largeur des bras! Rectifie la courbe de son torse! Enduit nos seins d'une mousse sèche que leurs dards violacent!... aucune huile infiltrée entre sa toile cutanée et mon châssis osseux.

ELLE cautérise mes lobes de ses pinceaux méticuleux. Sa photographie originelle suffoque dans ma trachée de balsame... Puanteur scannant ses artères! Boue projetée sur mon rire en pistolet! Le schéma d'un larynx commémore le temps où elle chantait! Ravive l'oubli de tous ses mots! Et couvre d'argile ma figure muette! J'ai stérilisé mes cris en même temps qu'elle s'est vue – deux reflets identiques mais pas d'original. L'air ruisselle en notre ventre vain, lit tortueux nourri de merde!

... c'est alors... qu'enfin lente... bouleversée de calme... je me fais si claire que je deviens transparente. Je fuis l'existence, efface son icône, la touche frappée du pied! Le pouls disparu! Foulée des turbines métalliques dans mes fibres! Feutre grattant notre portrait malade de la vie! Sa rumination résonne dans la bière où l'on m'enterre, vernis qui fait de ma couche un strict appartement. Au linceul déchiré, je retombe sur mon Image. ELLE fait attention quand elle se dessine à ne pas s'empreindre. ELLE se démène pour rester dans le noir, recluse des souvenirs de jeunesse, méfiante de notre envie commune d'être cette petite enfant... C'est dangereux de ne pas savoir si l'on grandit ou non. Surtout dans cette humidité (le Ciel et l'Air). C'est exténuant de ne plus chercher quoi

voir ou non. Que la lumière s'attarde le soir, voilà à quoi j'ai du mal à m'habituer! Le mouillé s'étend partout autour, l'obscurité derrière le jour est vaste! Dans l'Enfance, au moins le froid était vivant!

Je suis assise à une table sombre, au fond. Le patron arrive avec ma tasse, sa voix est joyeuse (l'habitude). J'ordonne mes feutres dans le boîtier pour lui faire de la place. Il passe la serpillière en parlant de sa famille. C'est une heure creuse qui convient au ménage, je suis la seule cliente, le sol peut sécher. L'odeur du détergent ne m'insupporte pas, parfum de dentiste. Le café est trop tiède. Je regarde la façade de chez moi par la vitrine et vois mon Image déambuler dans mon appartement. ELLE a relevé ses cheveux comme quelqu'un qui sort du lit pour se mettre au travail – à une rédaction difficile ou un silence précis.

La porte du café sonne, le jeune homme a pénétré les lieux. Il s'agite pour enlever sa veste en cuir, se redresse en tâtant le dossier de la main gauche, relâche son dos, se croise les jambes. Le pied qu'il a mis en suspension bat nerveusement, vif et régulier mouvement de cheville. Je remplace le patron trop occupé pour prendre commande. L'inconnu se mouche, ses traits se détendent, il veut un café et un verre d'eau. Le percolateur émet un bruit

ralenti mais toujours sourd lorsque l'espresso a fini de passer. J'enjambe le balai pour atteindre le jeune homme qui ordonne ses gants en latex. Café avalé – il part aux toilettes, boit, sa bouche au robinet directement. Il sort en me remerciant au passage. Je le rattrape, me rattrapant moi-même au dossier d'une chaise. Le sol pas sec glisse! En trépignant je lui dis PAIE! Il répond qu'il ne paie que les serveuses, les vraies. Il ouvre son sac en me tournant le dos, me tend un papier. Il sourit lorsqu'il me regarde, puis redevient soucieux lorsqu'il marche seul. J'ouvre, sur le papier c'est « B, 01 44 66 52 31 ».

J'appelle le soir même. B répond dans mon combiné. Je parle! Sa voix est plus lente qu'au café, et amicale. Je retiens mon souffle qui voudrait glousser en expliquant que j'ai mes parents pour vivre, même si je ne vois pas souvent Maman. Ils sont divorcés depuis des années mais j'étais déjà grande! La voix de B me ponctue. Je m'éloigne de la fenêtre d'où j'ai vu les lumières du café s'éteindre... Je dis que j'apprécie Paris en regardant mon living. Mon appartement est de taille moyenne, j'aime y dormir, mais le reste du temps je me promène sans voir personne... Pourquoi es-tu seule? Il veut savoir si j'ai une maladie incurable. Non. J'apprécie d'être seule et STOP. Des gens arrivent chez lui. Il aurait

voulu continuer à me parler mais l'intimité est impossible dans sa chambre de bonne. Il m'invite au cinéma demain. Il dit Je choisirai le film pour ne pas t'embarrasser si c'est minable. Dès qu'il a racroché mes dents se serrent! Fort! Fort! A s'en faire PÉTER l'émail! Elles m'empêchent d'ouvrir la bouche et j'ai si SOIF!

Sans attendre la fin du film, j'ai quitté le cinéma en courant! Inquiet, B monte dans mon taxi. Chez lui, j'accepte une tasse de thé, et tripote le jeu de cartes sur son étagère. Je fais comme si j'ignorais naïvement les règles, Tu vas donc me montrer cette bataille? Je lui propose de jouer de l'argent... Ose! La figure ennuyée, B tapote le dossier d'une chaise métallique. Il dit que je dois venir vers lui. Il embrasse ma bouche... Je tiens bien les cartes! Je propose qu'au lieu de miser, nous jouions aux gages. J'explique que c'est comme une bataille, mais qu'à chaque carte posée perdante, le joueur reçoit un gage. Son premier gage est de me servir un verre de vin. Son deuxième de m'offrir une cigarette. Et je bois et je fume! Lui embrasse.

B semble trop las pour continuer, il me congédie avec politesse. J'appelle un taxi après qu'il m'ait refusé à nouveau un baiser.

MARCHE RAIDE, quelques instants dans le couloir de son étage. Comme j'aimerais sautiller! Mes pas me semblent si évidents que j'ai l'idée de me les dire! A peine ai-je avancé de quelques centimètres que j'oublie jusqu'à mes jambes, leur motricité... L'étonnante figure de B reste en moi. Sa dernière expression... si particulière que je ne sais pas quelle en était la part de fatigue, celle d'énervement. Et cette violence dans les traits... Le dégoût? Une haine?

Je décide de ne pas descendre, pousse la porte restée ouverte de sa pièce minuscule. Il rince les verres dans le petit lavabo, l'odeur du nettoyant se mêle à celle que nos corps enfermés ont fait monter l'heure d'avant. Je l'interpelle, prends vite ses lèvres boursoufflées entre mes dents, les suce. Il me repousse à nouveau mais son sourire me retranche de la honte. J'insiste pour l'embrasser plus. Sa joie me le cède, encore confondue avec sa surprise de m'avoir. Je possède tout ce goût dans la gueule, il submerge mes mains. Je tremble d'impatience, des délires mijotés en moi. Ses caresses m'irriguent, je le vois de si loin et de si près en même temps que je n'ai pas la taille de son être tout entier... Une trace inouïe – l'INDIVIDU. Son embrassade me coule aux lèvres. Il incline sa tête contre mon ventre, en perce le creux invalide, cette froideur

velue – introuvable la plupart du temps mais que ce soir j’incarne tout entière. Je crois qu’il me bénit. Saoul, après un tour brûlant de ses mains à nos corps, il m’asperge d’une virulence que ses spasmes fendent. Je jouis tandis qu’il s’endort. Sa tranquillité m’éblouit, je la regarde si longtemps qu’elle devient à mes yeux impossible.

Je dévale l’escalier! La cour! Porte cochère, route, façades! Les gens dehors semblent être là pour éviter de me voir! Et moi, je GICLE dans le paysage! L’air en granules mauves m’accueille, je m’y incorpore par petites pressions. Je force chaque membre à se dissoudre dans la mécanique implacable de la course. Me fondant moi-même au rythme de mes gestes, je luiis.

## Moins vingt et un

B s'installe et évalue joyeusement, C'est grand ici... Tu n'as pas su utiliser tout l'espace. Je dis qu'il peut le faire à ma place. B parle de rencontres et de fêtes. Je suis d'accord.

Nous avons bu. Ma main le retrouve par terre, adossé à mon lit. Il me pose de nombreuses questions. Quand il me complimente, je n'entends pas. Peut-être que je hoche la tête si je sens qu'il désire un sourire. Je me sens tout d'abord flattée, puis mon impression se transforme désagréablement en colère. Il abuse de moi, sans que je sache par où il passe! Il fouine – un voleur que j'aurai convié à la quête du trésor? Répondre... Je lui lâche mon âge, il me fantasme un passé professionnel. Je démens sans apporter plus de précisions.

Mais alors tout change ! Mon corps se raidit, je n'arrive pas à articuler un mot à B, encore moins celui de partir ! Sadique malédiction ! La STATUE de chagrin me reprend... B s'étend et je me déshabille en dissimulant ma tétanie. Il ne dit rien, ses mains molles grattent ses cheveux souples. Je m'allonge à côté, totalement raidie. Il se retourne, maigre. Ecrasant lorsqu'il monte sur mon galbe de bois. Il respire plus fort, me pose ses bras sur les arcs thoraciques. Presse le sommet des hanches. Il lèche la poussière de mon visage et crache dans la cavité sourde sous la tempe. Une de ses paumes tire toute ma pauvreté, sa poigne suffit à m'élaguer ces cadavériques cheveux du crâne. Il pince les cuisses. ENTRE. Son doigt rêche. Brièvement, à l'aide d'une main il introduit son sexe dans le vagin. Tendue et écarté. Il m'écrase moins maintenant qu'il bouge. Parfois ses avant-bras prennent appui sur mes épaules. B s'essuie le sexe. Il me tend ensuite le t-shirt baveux, je préfère la baignoire.

SOUS L'EAU je décape ma nullité. L'ANGE entre, gentil. Il m'attrape et pose ses mains derrière moi, assis. Tirant mon dos, il me ramène à lui jusqu'à ce que ses semelles froides touchent mes fesses, que ses rotules sèches cognent mes omoplates. Ses

mains s'agitent sur mon torse, reviennent sous mes épaules, la chevelure est dégagée de mon assise. Les longueurs s'emmêlent sur l'arrière de ma tête. Raides, elles commencent méthodiquement à être mises en ordre. L'ANGE tire sur mes racines, sans la douleur. Pour pouvoir peigner plus long il s'écarte, et mes omoplates perdent leur appui. Mon dos roule en arrière. L'eau coule sur mon crâne. Sans essorer, il étale le baume attentivement, masse toute ma tête. Cette tête se laisse aller dans diverses directions, emmenant avec elle parfois le haut des épaules, parfois mon charme et ses cris. Elle me confisque la GRÂCE. Tout mon corps un instant reste mousseux. Aspergé soudain! Un tissu m'éponge, rêche. L'ange est sorti. Je reste seule, j'ai l'offense ivre.

Lorsque je viens, B dort. Je le réveille d'un chant! Il se dégage de la couette brunie, le torse en sueur. Son regard me supplie de le laisser rattraper ce sommeil dont je le tire. Il continue un rêve absolu, s'en répète sans cesse la dernière scène... Je lui mets une chemise – où aller? Il devrait appeler des amis (par exemple).

Je m'ennuie vite dans leur soirée, nous sommes huit. Je fais signe à B, partons. J'enfile mes gants et remets le chapeau, on me complimente au lieu d'y

voir l'intention de m'éclipser. Les gens discutent, je m'affale sur un divan glissant, me retrouve par terre. Une femme qualifie ma relation à B d'« aventure ». Il semble que je déplais, je demande à cette femme si je déplais. Elle me propose un autre gin. Je demande si je déplais ici. B s'interpose, Nous allons vous laisser. J'insiste. Les autres rires FUSENT par-derrière... J'encercle B des bras et lui demande de se rasseoir. Il est gêné devant ses amis. Je l'assois, il ne résiste pas afin d'éviter ma violence. La femme éclate de rire! Je lui demande ce qu'elle a, elle répond que je déplais. J'ouvre la bouteille de gin et la renverse au sol, elle me l'arrache des mains et B aussi me l'arrache. SALES BRUTES. Je soupire plusieurs fois pour être épuisée d'air, j'étouffe si fort que l'oxygène m'émeut. Je suis malade!

Ils me conduisent dans la salle de bains, je ne sais pas qui me soutient, je ne distingue pas les voix des silhouettes, tout s'encastre si merveilleusement que de ce fouillis coloré ne surgissent plus que les ombres! MIRACLES GESTUELS. Je vomis. Me remets, retourne m'asseoir tandis que B a enfilé sa veste et remercie ses amis. Je proteste, nous restons! Puisque la maladie est là, asseyons-nous et buvons tranquillement. N'avez-vous jamais eu le désir fou, après un trouble physique, de retrouver

ce malaise à peine perçu pour mieux en profiter? Ne vous est-il pas déjà arrivé de vouloir revenir sur cette nausée spectaculaire? B rétorque que le spectacle que je mime n'est ni drôle ni intéressant. Mais moi, je veux redevenir nulle au point de gêner vos vies ce soir! BOIRE! Vomir, tomber, à la fin la baise? Silence?

B annonce que c'est bien que ce silence soit dans ma bouche. Il y enfonce sa langue devant tout le monde. Je ris si fort qu'il s'écarte, qu'eux aussi finissent par rire! ECLATS... parachutés de l'enfer? Les femmes surtout, ont le tintement hilare du diable!

## Moins vingt

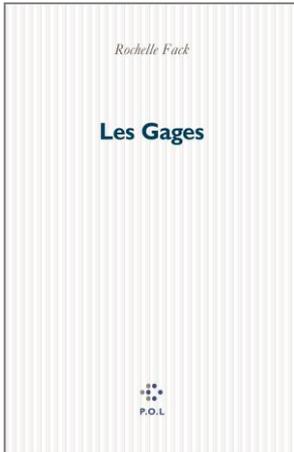
Debout aux côtés de B, mon corps se concentre mais il n'arrive pas à m'englober entièrement! Je bouge le moins possible. Quand le curé – si près si frontal! – demande si je veux me marier, j'ai déjà dit oui. Le tissu m'adhère au buste, difficile de lever les bras. L'époux fixe ma lèvre inférieure, à l'endroit d'une gerçure pas réhydratée. Je lui souris vite (sans que la gerçure me saigne). La voix dans ma tête est recouverte de ces RIRES assemblés derrière... Je rencontre B, dont l'élégance de la bouche sur ma main me terrifie. Il me sourit. Sa douceur vole mes sentiments bâillonnés pour se les envoyer au fond des yeux! Je ne lui connais pas ce regard, si riche. Il a dit m'aimer avant l'office.

Les invités mangent rapidement au début, puis ils ralentissent. B ne va pas vers eux parce qu'il ne les connaît pas – des amis de Papa que j'embrasse depuis l'Adolescence! Leurs femmes sont venues me voir au moment où j'allais me maquiller, laissez-moi seule... D'abord le savon m'avait lissé les paumes sur les joues, le menton et le front... Sa mousse épaisse devenait crémeuse! En me frottant je ne sens plus les rugosités du visage, doigts froids, ils se détachent du reste de la main par leur gel. Le fond de teint blanc cartonne comme du plâtre, il m'empêche de sourire... la poudre renforce la matité de mon masque de guignol blanc! Sourcils brossés, l'eye-liner m'étend la pointe des yeux, le mascara rectifie, bave et s'éclate en tache de pétrole sur le haut et le bas de la paupière. Les joues, ce n'est pas la peine d'y mettre de la couleur. Je n'ai pas de quoi attacher mes cheveux, ils recouvriront tout et cacheront ma nuque polie, ce mollet de l'Enfance! Lorsque je pénètre dans l'église Papa me complimente et me prend le bras. Je sors mon loup, le fixe sur mon visage.

Je traîne après la fête... étoffe au sol!

Breakfast tardif. Des croissants et du miel, de la confiture d'Angleterre, du café noir pour moi et du thé que personne ne boit! Cette nuit de noces

N° d'éditeur : 1587  
N° d'imprimeur : 981349  
Dépôt légal : septembre 1998  
*Imprimé en France*



# Rochelle Fack Les Gages

Cette édition électronique du livre  
*Les Gages* de ROCHELLE FACK  
a été réalisée le 16 novembre 2012 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en juin 1998  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867446375 - Numéro d'édition : 164).  
Code Sodis : N51870 - ISBN : 9782818015674  
Numéro d'édition : 239560.

Avec le soutien du

